

Mauricette Menant a recueilli Charlie à la mort de son maître. Florence Brochoire pour La Croix.



Andrée Tesse vit à la résidence avec son chat Pepsi.



Le regard de la photographe
Florence Brochoire

Comment vit-on en 2017 dans une maison de retraite ? C'est pour répondre à cette question que *La Croix* a décidé de suivre sur une année le quotidien de la résidence de l'Abbaye. Avec l'idée de mieux comprendre les enjeux qui se posent dans l'hébergement

« En 1946, pour une femme, voter était un devoir »

À la résidence de l'Abbaye (3/12). Pendant un an, *La Croix* suit le quotidien d'une maison de retraite. Ce mois-ci, élection présidentielle oblige, c'est la politique le sujet du jour. Un sujet sur lequel les langues ne se délient pas facilement. Avant que les souvenirs ne remontent, du général de Gaulle au droit de vote des femmes en 1944.

C'est quand même pas de chance. Il y a une semaine, lundi soir, Germaine Bonnafous avait prévu de regarder sur TF1 le débat entre les cinq principaux candidats à la présidentielle. « Mais je me suis trompée, je croyais que c'était sur France 2. J'ai donc attendu, attendu. Au bout d'un moment je me suis dit : "Mais bon sang, qu'est-ce qu'ils font avec leur débat ?" Et puis j'ai fini par m'endormir. » C'est avec le sourire que cette dame de 92 ans raconte sa mésaventure. « Ce n'est pas bien grave. La politique, cela m'intéresse. Mais je ne peux pas dire que cela me passionne vraiment. »

Fillon ou Macron ? Hamon ou Mélenchon ? Vote « utile » ou vote de conviction ? À un mois du premier tour, tout cela ne semble guère susciter de passion à la résidence de l'Abbaye. Certes, ici, personne n'ignore que la France va bientôt se choisir un nouveau

président de la République. Mais à l'heure du déjeuner, on semble avoir davantage envie de parler du repas portugais de vendredi prochain que du futur locataire de l'Élysée. La politique, sujet tabou ? « On évite d'en parler », confie une animatrice. « Même avec de bons amis, on peut se fâcher en parlant politique. Alors, ici, chacun garde ses convictions pour soi », souligne Bernard Weber, 87 ans. « La politique, c'est important. Mais on arrive à un âge où on a le sentiment d'être devenu plus passif. Le sentiment de ne plus peser comme avant dans la société. J'ai parfois l'impression que notre bulletin de vote vaut moins que celui des autres », dit une dame de 93 ans.

Mais dans l'intimité des chambres, une fois la porte fermée, les langues finissent par se délier. Et c'est alors volontiers que Germaine Bonnafous confie avoir toujours voté à droite. « Par fidélité au Général. » Elle n'est pas la seule, ici,

à se référer à cette figure quasi tutélaire. Omniprésente pour cette génération d'hommes et de femmes qui, bien souvent, se sont ouverts à la politique, à la sortie de l'adolescence, après la Seconde Guerre mondiale. « Dans ma famille, on a toujours soutenu de Gaulle et les gaullistes, explique Germaine Bonnafous qui va voter pour François Fillon. Comme premier ministre de Nicolas Sarkozy, il a toujours été très bien. Et ces affaires, on sait bien d'où elles viennent. »

Ici, François Fillon a toujours d'ardents défenseurs. Mais on entend aussi des mots de déception ou de colère. « Il donne une triste image de la politique », dit Suzanne, « rocardienne de cœur », qui va voter « à gauche, comme toujours ». Une maison de retraite comme une France en miniature. Des gens de droite, de gauche, des centristes et des déçus de la politique qui en ont vu « passer des présidents qui ont beaucoup promis et pas fait » ●●●

Les animaux domestiques ont le droit de résider dans la chambre de leur maître.



de personnes âgées dépendantes. Mais surtout de raconter l'existence et le regard sur le monde de ces hommes et de ces femmes, arrivés dans la dernière étape de leur vie. De donner la parole à ce « grand âge » souvent si peu audible dans l'espace public.

Jusqu'en décembre 2017, un reportage de Pierre Bienvault sera publié chaque mois, en regard des photographies prises au fil de l'année par Florence Brochoire. Un complément « multimédia » est également à retrouver sur notre site www.la-croix.com.

●●● *grand-chose* ». Des indécis un peu perdus face à cette campagne qui ne ressemble à aucune autre. Mais aussi quelques personnes solides dans leurs convictions. « Pour moi, c'est Mélenchon », dit une résidente toute coquette tandis que, dans une autre chambre, on confie ne « lire qu'un seul journal, Valeurs actuelles ». Et puis il y a cette nonagénaire qui avoue avoir toujours aussi peur... des communistes. « À un moment, il y avait quand même 25 % des gens qui votaient pour eux. Heureusement, aujourd'hui, les communistes, ils ont pratiquement tous disparu. Sauf peut-être dans le 93 où on en trouve encore quelques-uns. »

Pierrette Metereau, elle, n'a rien contre les communistes. « Je suis plutôt au centre », explique cette ancienne fonctionnaire des impôts qui avait 22 ans en 1944 lorsque la France a donné le droit de vote aux femmes. « Avec le recul, on se demande pourquoi il a fallu attendre si longtemps », dit-elle, tout en avouant qu'à l'époque, elle ne s'est pas précipitée dans les isolements. « J'ai voté pour la première fois à 30 ans, après mon mariage », confie Pierrette Metereau. Avec un sourire, elle dit pourtant qu'elle n'avait rien d'une épouse soumise. « J'ai toujours travaillé et eu mon propre compte bancaire. Mais la politique me laissait un peu indifférente. Pourtant, ensuite, j'ai toujours voté. Parce que je trouvais insupportable que ce soient des lois votées uniquement par des hommes qui décident de tellement de choses de la vie des femmes. »

La politique, cela intéresse bien M. Coutard. Et à l'époque, à la maison, c'est lui qui donnait le tempo. « Avec ma femme, on ne parlait jamais politique. Sauf le jour des élections. Avant de partir, je lui disais pour qui j'allais voter et elle faisait comme moi. » Ancien directeur d'école, aujourd'hui âgé de 90 ans, M. Coutard dit avoir conscience que les temps ont changé. Et les femmes aussi. « Mais à l'époque, cela semblait normal. La politique, cela n'intéressait pas les femmes et beaucoup votaient comme leur mari. Moi, je ne donnais pas de consignes à mon épouse. Il se trouve juste qu'elle avait les mêmes idées que moi... »

Germaine Bonnafous a voté pour la première fois en 1946. Elle avait 21 ans et « bien d'autres

repères

Le droit de vote des femmes

1893. Droit de vote pour les femmes en Nouvelle-Zélande. Suivront l'Australie (1902), la Finlande (1907), la Norvège (1913), l'Islande (1914), le Danemark (1915), la Grande-Bretagne, la Suède, l'Allemagne, la Russie soviétique et la Pologne (1918).

Mai 1919. Les députés adoptent une proposition de loi instaurant le vote des femmes. Le Sénat refuse de l'examiner. Ce scénario se reproduira

« À notre âge, j'ai parfois l'impression que notre bulletin de vote vaut moins que celui des autres. »

choses en tête que la politique ». Mais voter était pour elle une évidence. « C'était presque un devoir pour une femme. À l'époque, j'avais beaucoup d'admiration pour Germaine Poinso-Chapuis (1), une femme politique remarquable. Et je trouvais inconcevable que cette dame ait commencé sa carrière politique sans avoir le droit de vote. »

cinq fois en dix-sept ans.

2 juin 1936. Devant le Sénat, Louise Weiss et des militantes du mouvement La femme nouvelle offrent aux sénateurs des chaussettes portant l'inscription : « Même si vous nous donnez le droit de vote, vos chaussettes seront raccommodées. »

21 avril 1944. Une ordonnance instaure le vote des femmes.

Avril-mai 1945. Premier vote aux municipales.

Octobre 1945. Premier vote national. Trente-trois femmes sont élues à l'Assemblée nationale constituante.

Comme beaucoup, Germaine Bonnafous reconnaît qu'elle n'a jamais vu sa mère aller aux urnes. « Mais je n'ai pas l'impression que cela lui manquait. À dire vrai, je n'ai jamais entendu mes parents parler de politique. Ils n'avaient pas le temps. Ils avaient un commerce de pâtisserie. Et ils ne faisaient que travailler. »

Les élections présidentielles ? « Non mais quelle pagaille ! », s'exclame Mme Tesse, qui ne sait toujours pas si elle va aller voter. « Il n'y aura pas de bus pour nous emmener. Et ma fille est à Marseille et mon fils dans le Jura. Alors, je ne sais pas, on verra. » C'est toujours un plaisir de pousser la porte de Mme Tesse. De la retrouver assise sur son fauteuil, avec son chat Pepsi, à faire les mots fléchés. Un plaisir parce qu'avec cette dame de 99 ans, on sait que la conversation va inévitablement prendre des chemins de traverse. On lui parle de François Fillon, d'Emmanuel Macron. Et Mme Tesse raconte comment elle a commencé à travailler à 17 ans comme vendeuse dans une boutique de vêtements à Péronne en Picardie. « Il y avait des robes, des jupes, des chapeaux et des culottes Neyret. C'est là que j'ai appris à coudre », se souvient-elle. C'est là, aussi, qu'un beau jour, elle a fait la leçon à son patron. « Il était à la SFIO et il ne s'en cachait pas. Et cela ne faisait pas toujours du bien aux affaires. Parfois, il ne vendait qu'une seule cravate de toute la journée. Alors j'ai fini par lui dire que, dans le commerce, monsieur, on ne parle pas de politique. » La discussion revient sur

Fillon et Macron. Mais cette fois, Mme Tesse a envie de raconter comment elle a rencontré son futur mari. « Ma mère tenait une pension pour jeunes filles. Et puis un jour de 1939, les gendarmes sont venus la voir pour lui demander d'accueillir un jeune militaire qui n'arrivait pas à se loger. Ma mère a dit qu'elle ne recevait que des filles. Mais la semaine suivante, c'est son capitaine qui est venu en disant qu'il fallait le prendre, au moins quelques jours, pour voir comment ça se passait. »

Et Mme Tesse, qui avait 21 ans, a été vite « subjuguée » par ce troupier en période d'essai. Sa mère un peu moins. « Tous les soirs, elle me répétait qu'il n'était pas question que je le fréquente. Que militaire, c'était un métier de fainéant. Mais je lui ai dit que c'était lui ou que je faisais ma valise. »

C'est juste avant qu'il ne parte à la guerre que Mme Tesse a épousé son militaire qui, plus tard, est devenu professeur d'éducation physique. « C'était un mari gentil mais très renfermé. Par exemple, jamais nous n'avons parlé de politique tous les deux. Je n'ai jamais su pour qui il votait et lui non plus en ce qui me concernait. » L'autre soir, Mme Tesse n'a pas regardé le débat sur TF1. Elle a préféré « prendre la 6 » pour voir « Cauchemar en cuisine ». « Parce que c'est drôle cette émission, et parce que j'ai toujours adoré cuisiner. Comme ma mère. »

Pierre Bienvault

(1) Ministre de novembre 1947 à juillet 1948.